

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 5 (1929-1930)
Heft: 22

Rubrik: Billet du jour

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Suisse affaiblie et divisée n'avait le droit de vivre qu'à condition de fournir des troupes à la France. Et en se battant si héroïquement pour des causes qui n'étaient pas les leurs, ils se battaient en réalité pour l'existence de la Suisse. Cette idée ressort de toutes les correspondances des cantons et de la Diète avec leurs régiments à l'étranger et avec les gouvernements voisins. . . . Cette émigration militaire, d'autre part, empêchait l'émigration civile ou commerciale, qui est actuellement le plus grand fléau de la Suisse moderne et qui nous enlève les forces vives de la nation en permettant à 500,000 étrangers (la plus forte proportion du monde) de vivre et de gagner leur pain chez nous. Les 5 à 600 mille Suisses émigrés, dispersés dans le monde entier, sont perdus pour nous. L'immense majorité d'entre eux sont complètement assimilés



Der Führer stösst die noch hängende Bahre über die folgenden Felsstufen, da hier noch keine Möglichkeit des Transportes von Hand besteht.

Le «guide» pousse le brancard encore suspendu par dessus une autre paroi, le transport à bras étant encore impraticable.

par le pays où ils vivent, dès la seconde génération. Sauf de petits groupes dont on parle toujours, ils ont perdu le contact avec le pays. Tandis que les soldats au service étranger rentraient au pays leur engagement terminé. Ils formaient le noyau des milices cantonales, dont tous les officiers avaient servi à l'étranger.

Les généraux qui ont commandé en chef l'armée fédérale pendant le 19^e siècle lors des différentes occupations de frontières, avaient tous fait leur carrière à l'étranger, excepté Herzog et Wille, les deux derniers.

Ainsi, par ordre chronologique: les généraux de Watteville (1810—14), Bachmann (1802—1815), Guiguer de Prangins (1831 et 1838), de Donatz (1845), Dufour (1847 et 1856). — Ces commandants en chef de l'armée suisse étaient-ils indignes? Le Général Dufour a-t-il fait un métier «honteux» en servant dans l'armée française avant d'être officier suisse?

Waldmann lui-même a guerroyé pour des princes étrangers, chaque fois qu'il en a eu l'occasion. C'est même grâce aux connaissances acquises sur de lointains champs de bataille qu'il put obtenir un haut commandement pendant les guerres de Bourgogne. Il fut ainsi le seul des chefs de l'armée confédérée d'alors qui n'appartenait pas à la noblesse. En 1462 il s'engagea avec 2000 hommes au service du comte palatin et se battit pendant des années en Allemagne. Devenu bourgmestre de Zurich, il edicta, comme les autres gouvernements cantonaux, des lois sévères contre des enrôlements illégaux, c'est-à-dire des engagements individuels de mercenaires qui étaient interdits pour ne pas affaiblir les contingents officiels, seuls autorisés, fournis par les cantons à l'étranger.

Waldmann a été décapité, parce que grisé par le pouvoir et les richesses, il voulut jouer au dictateur, faisant assassiner ses adversaires, menant une vie scandaleuse. La tyrannie était devenue insupportable.

Pour pouvoir juger du service étranger, je me permets de vous conseiller la lecture de l'introduction de mon livre: *Honneur et fidélité* et encore dans l'ouvrage paru l'année dernière «L'armée suisse», sous le patronage du Département militaire fédéral, la partie historique que j'ai écrite. Vous trouverez, pages 75 à 100, II^e partie, un résumé complet du service militaire à l'étranger avec ses ombres et ses lumières.

Billet du jour

Au plus fort de l'hiver, dans la 1^{re} semaine de février de cette année, la compagnie zurichoise de carabiniers II/11 est entrée en caserne pour faire son cours de répétition dans la région du Gothard.

Voilà ce que les journaux nous ont annoncé comme nouvelle sensationnelle! Ils ont ajouté: depuis que la dernière guerre nous a fait entrevoir l'éventualité d'une campagne en haute montagne en hiver, il est du devoir de notre armée d'y préparer ses troupes. Les concours militaires de skis ayant montré ce que peuvent les patrouilles et les petits détachements, on essaie maintenant avec des unités entières. Un premier cours d'une compagnie schwyzoise a fourni d'excellents résultats; d'autres troupes, du Tessin, ont eu également un service à Andermatt pendant les jours de l'hiver. On nous annonça en même temps que chaque bataillon du régiment 37, des bataillons de carabiniers 6 et 11 et du bataillon 48 (Zoug) formait une «patrouille de haute montagne» (1 officier, 2 sous-officiers et 8 hommes) pour étudier la technique de la guerre sur nos sommets!

Et voilà qui est parfait! Il est surtout étonnant, pour ne pas dire plus, qu'on ait pensé en 1930 seulement à l'alpe suisse! A l'étranger, quand on parle de notre armée on dit: ce sont des montagnards! En effet, . . . surtout quand nous démobilisons car nous adorons tous faire des courses sur les pics que la chanson dit: «sourcilleux». Mais durant combien d'années sommes-nous restés sans troupes alpines?? Les gardes des forts seuls étaient habitués à la montagne; le reste de nos troupes évoluait surtout dans le Plateau suisse, dans cette admirable région du reste, coupée de forêts et de ravins, mais qui ne représente certes pas toute l'étendue de notre petit pays.

Maintenant nous avons enfin nos superbes brigades de montagne. Voilà le gros, le très gros progrès réalisé.

Chacun sait que notre état-major voue tous ses soins les plus attentifs à leur instruction et à leur armement. On peut dire davantage: du jour, encore peu lointain, où elles furent constituées, notre armée fut vraiment à la hauteur des conditions géographiques suisses.

On sait que durant la grande guerre les Autrichiens et les Italiens se battirent à des altitudes qu'on n'envisageait pas auparavant. Il faut se mettre «à la page» comme on dit familièrement. La constitution de patrouilles de haute montagne répond donc à une nécessité urgente et il faut féliciter ceux qui les ont organisées! Quant aux cours de répétition en plein hiver dans les alpes, il faut aussi les envisager pour de grandes unités! Car que nous réserve l'avenir? Les Russes de **Souvaroff** et de **Korsakoff** que **Massena** devait battre à Zurich ont traversé nos montagnes durant la mauvaise saison dans des conditions extraordinairement difficiles. L'histoire se renouvelle!

Peut-être demain serons-nous obligés de commencer une nouvelle guerre qui nous fera vivre (ou mourir) jusqu'au cœur de l'hiver. Il faut que l'armée connaisse les conditions de cette campagne compliquée qu'est la guerre d'hiver en montagne. Sans doute il faut une forte dose de bonne volonté et de patriotisme chez les soldats à qui on demande un tel effort. Les frais sont considérables; les dangers sont multiples aussi car la nature se défend! Tout cela est à étudier, mais tout cela est à réaliser surtout. Il faut tout envisager: battus sur le Jura, mal secourus par nos alliés, battus ensuite sur le Plateau, nous serons peut-être obligés de nous retirer dans les alpes qui, quoi qu'on dise, restent notre repart ultime! Soyons heureux de voir nos autorités militaires préparer notre défense alpestre qui est la pierre de base de notre indépendance. Les traités, c'est très beau, mais la sécurité vaut plus encore tant que l'homme n'a pas changé sa mentalité!

D.

Der Tannzapfen

H. Wüest.

Ueber dem bewaldeten Bergkamm stand hoch und gleissend die Sommersonne. Gegen Osten senkte sich der Berg sanft und wellenförmig. Manch Weglein führte mit geringen Krümmungen durch lichte Laubholz abwärts. Auf der andern Seite aber ging's jäh zu Tal. Vom Kammweg aus sah man den heraufstrebenden Bäumen in die Wipfel und über sie hinweg die alte Klosterkirche und weit hinten, in glasiger Ferne verschwommen, ein unendliches Meer von Dächern, Firsten, Türmen und Schornsteinen, aus dem heraus es zuweilend blitzend wie eine Rakete hervorschoss. Gegen Süden erstreckte sich unübersehbar die Ebene. Dort mottete, schwelte der Krieg.

Hier oben aber lag der Friede eines Hochsommersmittags. Zwar hatte auch mich der Krieg hieher geführt. Ich sollte den ganzen Kamm begehen vom Standorte des Bataillons an seinem Anfang bis da, wo er in einer weithin sichtbaren Spitze, auf welche man noch einen Beobachtungsturm gesetzt hatte, endete. Bis dorthin war noch ein gutes Stück, meine Uhr aber zeigte eine halbe Stunde vor Mittag. Zu beißen hatte ich zwar nichts bei mir, aber etwas Rauch um diese Zeit konnte immerhin den Magen in den Glauben versetzen, es würde gekocht.

Mein Suchen in den verschiedenen Taschen förderte aber längere Zeit nichts Brauchbares zu Tage. Schliesslich fand ich im Pistolenfutter noch einen Weber B C,

der bei einigem guten Willen als unverseht gelten konnte. Ich steckte ihn ins Gesicht und lag bald der Länge nach unter einer alten Tanne auf dem Rücken. Hier spürte ich wieder einmal den Zauber des hochsommerlichen Tannenwaldes, wie vor 25, 30 Jahren, wenn ich auf dem Nachhauseweg mich noch ein wenig ins Moos legte, die Ereignisse des Schultages überdenkend. Damals herrschte seit Jahrzehnten und noch für Jahrzehnte tiefer Friede, jetzt brannte es ringsum. Die Natur aber war dieselbe, damals wie heute.

Die Bergtannen streckten ihre Aeste einander entgegen wie Arme, zwischen ihren Nadeln hindurch schoss die Mittagssonne. Durch den ganzen Wald aber ging ein ununterbrochenes Summen, bald anschwellend, bald verklingend, aus dem kein einziger Ton sich abhob. Ein einziges, endloses emmememm—emmem—emm. —

Aus dem Moos und aus dem modernden Reisig duftete es schwer und betäubend. Meinem Kopfe tat dies nicht wohl. Ich erhob mich deshalb und setzte mich mit dem Rücken gegen eine uralte Tanne. Mein Stumpfen war ausgegangen. Ich brachte ihn mit einiger Mühe wieder in Brand, nahm die Mütze ab und lehnte den Kopf gegen die Tanne. Emm—em—emmem—em—. Mir war, als hörte ich noch von tief unten vielmal hintereinander eine Glocke anschlagen, dann wiegten mich Summen und Mittagshitze in einen recht unkriegsgemässen Schlaf. Doch nicht für lange. Mit Wucht flog etwas gegen meine linke Backe und fiel dann raschelnd zu Boden. Ich wurde augenblicklich munter und sprang auf die Füsse mit dem Gefühl, angegriffen zu sein und mich verteidigen zu müssen. Als ich aber hiezu nach dem neben mir liegenden Stock langte, zog ich die Hand rasch wieder zurück. Der Boden neben mir glühte und dampfte. Meine Mütze lag mitten drin und statt des Daches hatte sie nur ein grosses Loch. Auch der Stock war angefressen. An einem dünnen Wachholder liefen bereits die Flämmchen geschäftig auf und nieder. Da begriff ich, was auf dem Spiele stand, nahm in die eine Hand den Stock, in die andere die Mütze — ihr war doch nicht mehr zu helfen — und schlug solange drauflos, bis ich den letzten Funken ausgeschlagen hatte. Beim letzten Streich hüpfte noch ein braunschwarzes Ding in die Höhe und hauchte mit einem Puff seine Feuerseele aus. Mein Weber B C, der mir im Schlafe entfallen war und beinahe den Bergwald angezündet hätte. Ganz in seiner Nähe lag noch etwas anderes: Ein grosser grüner Tannzapfen mit festgeschlossenen Schuppen, nur an der Spitze etwas abgebröckelt. Der war mir an den Kopf geschmissen worden.

Aber von wem? Woher?

Ich untersuchte den Wald, spähte auf alle Bäume und schlug mit dem Stock an die Stämme, dass es auf dem Berge widerhallte. Niemand! Nichts! Nur eine dicke, faule Eule erhob sich schwerfällig aus der Krone einer Föhre, schlug mit den Flügeln, warf einen schiefen Blick auf mich herunter und verschwand fauchend in einer nahen Schlucht. Wieder nahm ich den Tannzapfen in die Hand und betrachtete ihn lange.

Woher kam er? In dieser Jahreszeit waren sie noch nicht so gross. Ringsum standen nur Weisstannen, dies war aber die Frucht einer Fichte. Zudem kam er nicht von oben, sondern von der Seite, sonst wäre er mir nicht so wuchtig an die Wange geflogen.

Ich wandelte noch lange tiefsinnig zwischen den Stämmen umher, grübelte und fand keine Lösung.

Der Wald lag schwer atmend unter der Mittagssonne und durch seine Weiten ging anschwellend und verklingend das tausendfache Gesumme emm—em—emm—emm —. . .